

Refuge

REFUGE

Ou

La confrérie des Allobroges

Par

Didier Waret

Du même auteur :

L'empire des Cents, Bénévent, 2007

Les galettes de Plouzané, Le Manuscrit, 2009

Refuge

« J'ai appris qu'une vie ne vaut rien, mais que rien ne vaut une vie. »

André Malraux.

Refuge

Chapitre 1

Juillet 2008...

La porte en bois, largement abîmée par les intempéries, fissurée par les écarts de température entre l'hiver et l'été, s'ouvrit dans un grincement strident en laissant s'échapper tout à la fois fumée de cigarette, effluves de repas et éclats de rire d'une joyeuse tablée. Au-dehors, il faisait nuit depuis quelques heures déjà, mais l'air de juillet restait doux en dépit de l'altitude. De gros nuages sombres, signe d'orage, traversaient le ciel étoilé et masquaient, pour de courtes périodes, la pleine lune qui mettait en valeur le relief abrupt, presque ciselé par un artisan surnaturel à la manière des claustras marocains, les montagnes alentour.

Félix avait attendu le dernier moment pour aller se soulager, ne voulant pas rater le florilège des blagues salaces que, de toute façon, il ne retiendrait pas. Le vin blanc de Savoie agissait sur sa vessie aussi sûrement que la bière ou le café, et ce n'était pas les petits coups de digestif, local ou national, qui risquaient d'arranger les choses. Dans un état limite, il marchait cependant sans tituber au prix d'un effort de concentration important en quête d'un lieu propice à son envie pressante.

À quelques dizaines de mètres du refuge d'altitude, il s'arrêta le long du sentier qu'empruntait le GR, puis il fit face à la lune qui, petit à petit, était comme grignotée par un gros cumulo-nimbus. Il déboutonna enfin sa braguette et sortit son pénis pour faire pleurer le mérinos comme avait dit, peu subtilement, l'un des convives en le voyant quitter la table.

Refuge

La pente était raide. Il devait faire attention à lui, même s'il savait parfaitement qu'une multitude de petits sentiers parallèles, creusés depuis des dizaines d'années sans doute par les chèvres et les moutons, formaient autant de terrasses où il pouvait se rattraper s'il tombait par inadvertance dans la combe.

La lune était maintenant complètement occultée par les nuages, il faisait nuit noire. Il respirait à pleins poumons pour reprendre un peu de ses esprits, éliminant de ses poumons l'air saturé d'alcool. Ces soirées en montagne étaient sympathiques, mais la « fracture » du foie était souvent présente à l'issue de la veillée lorsque l'on voulait pleinement goûter à la convivialité alpine. C'était le lot de ce genre d'activités, mais après tout, « les vacances, c'est fait pour ça ! » se dit-il. Il savait qu'il le paierait très vite, car la randonnée du lendemain n'en serait que plus dure. Il transpirerait sans doute dès la première heure de marche, demain, tout l'alcool ingurgité ce soir !

Le bruit de son jet le sortit de sa quasi-torpeur. Ce bruit était bizarre, il ne correspondait pas à ce à quoi il pouvait s'attendre : c'est-à-dire un contact avec l'herbe ou les cailloux de l'alpage !

Non, c'était plutôt comme s'il urinait sur une toile.

Quelqu'un avait-il oublié son sac à dos au-dehors ? Tant pis pour lui dans ce cas, il était déjà trop tard : l'objet était souillé !

Il baissa la tête pour tenter d'apercevoir ce sur quoi il dirigeait son flot. Dans l'obscurité, il ne distingua tout d'abord qu'une vague forme sombre : ça pouvait être aussi bien un rocher qu'un animal...

Le vent qui continuait à pousser les nuages dans le ciel redonna un peu de clarté lunaire à la vision embrumée d'alcool de Félix.

Esquissant soudain un brusque mouvement de recul, il tomba à la renverse dans l'herbe molle derrière lui, le sexe encore à la main.

Cette forme inerte, qu'il avait d'abord prise pour un simple sac, c'était un corps allongé le long de la piste inférieure...

Il se releva aussi vite qu'il était tombé, rangea son instrument dans son caleçon et, tout en refermant un à un les boutons de sa braguette, regarda tout d'abord hagard puis en détail le cadavre, car, là-dessus, il n'avait aucun doute : il s'agissait bien d'un cadavre.

Alcool, grosse bouffe, dégoût de ce qu'il avait sous les yeux, quoi qu'il en soit, un haut-le-cœur le prit et il ne tarda pas à déposer une « gerbe » qui n'avait rien de

Refuge

commémoratif. Par respect cette fois, il prit garde à ne pas viser le corps en contrebas, se faire pisser dessus était déjà suffisamment humiliant, même pour un mort...

Son acuité visuelle s'améliora, aidée sans doute par les quelques larmes provoquées par son vomi.

C'était une jeune femme, elle baignait la tête ensanglantée dans l'empreinte laissée par le passage d'une vache, d'un âne ou d'un cheval pendant un épisode estival pluvieux. Son jet d'urine chaude avait partiellement lavé le sang qui commençait à coaguler sur le visage de la morte.

Depuis combien de temps était-elle ici ?

Personne ne l'avait signalée parmi les derniers arrivants !

En regardant mieux, il la reconnut aussitôt ! C'était cette jeune hollandaise, blonde, les yeux bleus, les joues roses et joufflues, caricature parfaite de la fermière flamande jusqu'aux taches de rousseur qui clairsemaient son visage encore enfantin.

Dix-huit, vingt ans, au grand maximum !

Il l'avait croisée un peu plus tôt. Elle était arrivée au chalet en fin d'après-midi avec son petit ami. Ils devaient manger seuls et dormir à l'écart sous une tente igloo pour économiser le prix d'une nuitée autant que pour éviter la promiscuité d'une chambre commune envahie de ronfleurs de tout poil. Ils avaient dit qu'ils étaient étudiants et traversaient la région en vivant de peu.

Amour et eau fraîche, oui, mais pourquoi mourir à 1500 mètres d'altitude ?

Que s'était-il donc passé ? Où était son compagnon ?

Il se rappela soudain qu'il avait son téléphone sur lui. D'ici, il apercevait les lumières du lac d'Annecy, d'ici, il avait du réseau ce qui n'était pas le cas au refuge. Il composa le numéro des urgences, le 112 et tomba sur un message d'attente, interminable. Les autres allaient finir par se demander ce qu'il faisait. Le message se modifia, il demandait d'appuyer sur la touche « étoile » pour continuer en français. Sans action de sa part, Félix supposa qu'on allait lui proposer toute une série de langues européennes parmi lesquelles il faudrait choisir, mais il appuya sur la touche étoile. Le message changea à nouveau, la voix lui demandait à présent de faire le choix entre une urgence médicale et la police en tapant sur la touche 1 ou 2 : il sélectionna la police puisqu'il n'y avait visiblement plus rien à faire pour la malheureuse.

Un court instant, il pensa qu'il participait à une émission de télé-réalité : pour éliminer machin, tapez 1, pour truc, tapez 2. Lui, il ne voulait éliminer personne, il

Refuge

voulait simplement faire son devoir de citoyen et prévenir les autorités compétentes, son travail de journaliste, il le ferait peut-être plus tard...

- Allo ?
- Gendarmerie nationale, je vous écoute !
- Je... j'appelle pour signaler un... un meurtre ! Une femme...

Il avait hésité. Il ne savait plus, il ne savait pas s'il devait tout de suite parler d'un meurtre ou simplement d'un accident. Après tout, toutes les options étaient possibles ! Le visage ensanglanté, défoncé par un objet « non contondant » comme savaient si bien le dire les flics sans que le public sache toujours l'expliquer, laissait dans son esprit peu de place au doute.

Seul un suicide était impossible : on ne se suicide pas à grands coups de pierre dans la tête sauf peut-être chez les opposants politiques dans certains états totalitaires !

- Un meurtre ? Êtes-vous sûr ? Où ça ?
- Je suis randonneur, je me trouve en montagne, près d'un refuge dans le massif des Bauges...
- Connaissez-vous le nom de ce refuge ?
- Oui, je crois, c'est le refuge de la Grande Combe !
- La Grande Combe... parfait, il y a la place pour qu'un hélico s'y pose ! Est-ce vous qui avez découvert le corps ? Vous êtes seul ?
- Oui, aux deux questions, mais le refuge est plein de randonneurs, je vais devoir leur dire !
- Surtout pas ! Ils risqueraient de polluer la scène de crime ! Ne dites rien avant l'arrivée des enquêteurs ! Empêchez-les d'approcher du corps s'ils veulent sortir !
- J'essaierai.
- J'oubliais, votre nom ?
- Tardéli, Félix Tardéli !

Le planton du numéro d'urgence mit fin à la conversation. Il songea que pour une fois, son appel n'avait pas abouti sur un centre parisien inutile, mais avait été convenablement aiguillé vers le poste de gendarmerie de garde le plus proche du réémetteur utilisé par le portable : les opérateurs s'amélioraient chaque jour et les Alpes étaient le terrain idéal pour optimiser l'envoi des secours, été comme hiver.

Refuge

Il rangea son téléphone dans la poche revolver de son pantalon. Il était en bras de chemise, la chaleur confinée de la vaste salle à manger ne l'avait pas incité à prendre sa veste. Dégrisé, une odeur atroce de vomi dans la bouche, il décida de profiter d'un moment de pleine lune pour jeter un dernier coup d'œil à la scène de crime : son métier de journaliste reprenait le dessus sur son état provisoire de vacancier. Avec un œil expérimenté, même s'il n'était que journaliste sportif et pas d'investigations, il ne découvrit cependant rien de plus autour du corps. Il fit donc demi-tour pour regagner le refuge.

Au moment où il arrivait près de la porte, celle-ci s'ouvrit :

- Alors, on s'inquiétait, on commençait à croire que tu t'étais fait bouffer par un loup ou un dahu !
- Il fallait que je prenne l'air !

Il avait rencontré Alain le matin même sur le GR et comme ils marchaient à peu près au même rythme, ils avaient décidé de rester ensemble pour les prochaines étapes communes dans le massif, de refuge en refuge.

Alain était lyonnais, il travaillait en tant que chef de rayon pour une grande surface. C'était ses premières vacances, seul, depuis sa séparation. De prime abord, il semblait avoir parfaitement le moral surtout lorsqu'il racontait des histoires en prenant l'accent lyonnais, celui de Guignol. Mais au fond, Félix avait tout de suite senti que ce n'était qu'une façade, sa fragilité vis-à-vis d'un divorce qu'il avait plus subi qu'initié était réelle. Il n'avait toujours pas digéré la « trahison » de son épouse. C'était à peu près tout ce qu'il avait appris de lui pendant les quelques minutes de pause où ils s'étaient mutuellement présentés. Court sur pattes, il ne dépassait pas le mètre soixante-dix, il compensait son manque d'amplitude dans les jambes par une belle énergie.

Et surtout, ce qu'appréciait Félix, c'était qu'il se taisait en marchant pour profiter au maximum de la montagne et de la faune !

Il ne put s'empêcher de penser qu'Alain représentait le suspect idéal pour les flics, mais il n'était pas le seul...

Ce dernier laissa entrer Félix et referma aussitôt la porte derrière lui. Le vent annonçant l'orage avait fait tomber la température extérieure de quelques degrés. Félix ne put s'empêcher de songer « L'hélico pourra-t-il se poser avec ce vent ? »...

- Alors, le parisien, t'es tout pâle, tu ne digères pas not' p'tit blanc de Savoie ?
- Faut croire que non ! répondit-il laconiquement au patron, Émile.

Refuge

Autour de la table, il n'y avait pas moins d'une vingtaine de convives.

Une vingtaine de suspects possible, et ce, sans tenir compte du compagnon de la jeune Hollandaise ?

Il y avait tout d'abord les propriétaires du refuge, Émile et Louise Guetaz, tous deux la bonne cinquantaine qui flirtait sans doute avec les soixante. Elle s'occupait de la cuisine, de la fabrication du fromage, la tome de chèvre, et de la basse-cour. Émile lui, s'occupait essentiellement des soins aux animaux, de la traite des chèvres, et de l'approvisionnement du refuge : entre les randonneurs de passage, en journée, et ceux qui restaient pour une ou plusieurs nuitées, les vivres ne duraient jamais longtemps en haute saison. L'homme expliquait avec force détails aux touristes que l'autonomie complète en montagne était une illusion, un rêve écologiste. Même sans visiteurs, il était impossible aux alpagistes de vivre toute la saison de la production de la ferme.

Il y avait ensuite un couple d'Allemands et leurs quatre enfants. Ils effectuaient un circuit de trois jours avec des ânes, mais au bout du premier, les mômes semblaient en avoir déjà marre, du plus jeune à l'aînée d'une quinzaine d'années. Cette dernière aurait sans doute préféré les plages de la méditerranée hyper bondées pour y faire des rencontres aux alpages trop peu fréquentés à son goût par des jeunes de son âge. Heureusement pour eux, les enfants ne comprenaient pas un mot de français. Cependant, lorsque Régis raconta à la tablée une histoire de plus, « *Ma voisine, on l'appelait la péniche, car elle faisait bien ses dix nœuds à l'heure !* » et qu'il se mit par-dessus ça, à mimer le propos, gonflant outrageusement sa joue à chaque fois qu'il approchait son poing fermé de sa bouche, la mère, qui avait ri par politesse au début semblait-il, devint toute rouge devant ses enfants. Eux étaient plutôt amusés et ne perdaient pas une miette de ces curieux français pas si différents de leurs voisins allemands pour les « *großes* » plaisanteries.

Le Régis en question était négociant en vins dans la région bordelaise. Il était accompagné par une jeune pimbeche, Sonia, rencontrée sur le net et qui semblait déjà regretter sa première semaine de vacances dans des hôtels trois étoiles qu'il lui avait offerts.

Et, elle n'avait dans les jambes que quatre petites heures de marche !

Elle n'avait pas encore goûté au confort spartiate d'une chambrée en refuge ! Elle risquait d'être très vite déçue, elle qui commençait à réclamer « sa » chambre pour se reposer du trek « é—pui—sant » de l'après-midi...

Refuge

Il y avait aussi trois couples de jeunes retraités qui profitaient sportivement du soleil, de l'air pur de la montagne, de la bonne chère et des quelques années qui leur restaient avant que leur condition physique ne les abandonne. Ils venaient de la région lilloise et avaient loué pour les deux mois d'été, une grande maison en bordure du lac d'Annecy, à Saint-Jorioz. Les Chtis n'étaient pas les derniers à mettre de l'ambiance autour de la table.

Enfin, il y avait un groupe de quatre femmes, quatre amies, de trente-cinq à cinquante ans, qui écoutaient beaucoup et participaient peu comme si elles avaient honte de ce que les gens pouvaient penser d'elles : étaient-elles juste quatre bonnes copines ou quatre lesbiennes venant goûter aux joies simples de la montagne ? Le temps des bûchers était révolu, même pour ce massif des Bauges, si longtemps décrié pour ses retards dans son mode de vie désuet pour ne pas dire arriéré. La mondialisation était partout, même ici, au fin fond des montagnes savoyardes...

Félix avait regagné sa place, en bout de table. Ça tombait plutôt bien qu'il se soit assis là, en début de repas, car ainsi, il se trouvait près de la porte qui donnait sur l'extérieur, celle qui conduisait à la morte. De l'autre côté de la pièce, une autre porte permettait l'accès au bloc sanitaire, donc aux toilettes qu'utilisaient régulièrement les femmes et aussi certains hommes depuis le début de la soirée. Tant qu'ils continueraient à sortir de ce côté-là, personne ne risquait de découvrir le cadavre. Il imaginait mal, même pour un homme, qu'on veuille faire le tour du refuge pour aller se soulager dans la nature. Ce n'était pas l'espace qui manquait ici.

Gisèle, sa voisine aux cheveux blancs teintés sans doute par pure coquetterie pour ne pas laisser apparaître des cheveux majoritairement grisonnants et dépourvus d'attrait, l'une des Chtis, lui mit la main sur le bras ce qui sortit Félix de sa rêverie :

- Alors T'cho, on ne se sent pas bien ? Vous êtes tout pâle !
- Quelque chose ne doit pas passer !
- La nourriture est trop riche !
- C'est sûrement ça ! La nourriture...

Félix ne pouvait pas lui dire que ce qui ne passait pas, c'était surtout la vue de ce corps sans vie, là, au-dehors. De son abus d'alcool, il ne restait plus grand-chose, il était dégrisé autant par la sinistre découverte que pour s'être libéré radicalement l'estomac.

Refuge

Louise, l'oreille toujours à l'affût de ce qui touchait à son domaine de compétence, avait entendu la remarque à propos de la nourriture, et elle ne semblait pas vraiment apprécier :

– Comment ça ! Vous n'avez pas aimé mon repas ?

Émile lui jeta un regard ténébreux voulant clairement dire : « attention à ce que tu vas répondre mon gars ! ». Félix comprit parfaitement le message :

– Si, si, j'ai adoré, c'est justement ça le problème, j'ai un peu abusé et je digère mal !

La réponse sembla satisfaire à la fois Émile et sa femme. Tous deux se mirent à sourire et Louise lui dit :

– Allez, jeune homme, dans une semaine vous aurez pris l'habitude de nos repas, ne vous en faites pas !

L'échange était clos. Ça n'était pas le moment de se quereller avec les propriétaires. Les discussions, les histoires, drôles ou pas, continuèrent encore un bon moment autour de la table. Petit à petit cependant, les hôtes prenaient congé et montaient se coucher dans le dortoir au dessus de la salle commune. Les Allemands étaient montés depuis un bon quart d'heure, les quatre filles avaient suivi cinq minutes plus tard, Régis et Sonia s'étaient levés, eux aussi, pour rejoindre le dortoir. Bientôt il ne resterait plus que les Lillois, les proprios, Alain et Félix.

Un peu plus tôt, les hommes, sauf Émile, s'étaient acquittés de la vaisselle du repas histoire de remplir, ici, des tâches qu'ils ne devaient pas souvent faire à la maison. Il ne restait sur la table que quelques verres de vin et les petits verres à digestif.

Quelques minutes de vaisselle à peine...

Louise se leva soudain et sortit les bols du petit déjeuner qu'elle empila au centre de la table pour le lendemain matin.

Le message était clair : c'était l'heure d'y aller pour les retardataires ! Il était suffisamment tard...

Tout le monde, à part Félix, se leva de table pour faire comprendre qu'ils avaient bien compris.

C'est à ce moment-là que le bruit de l'hélico se fit entendre...